

Manganelli (Giorgio)
Poétique (ombre)

« Une poétique de l'ombre », *Spirale*, 85, février 1989, p. 14.

Une poétique de l'ombre (Manganelli)

Giorgio Manganelli, *Discours de l'ombre et du blason, ou du lecteur et de l'écrivain considérés comme déments*, trad. D. Van de Velde, Seuil, coll. Fiction & Cie, 1987.

Giorgio Manganelli, *Dall'Inferno (Depuis l'Enfer)*, trad. P. di Meo, Denoël, coll. Arcane 17, 1987.

Giorgio Manganelli, *Amour*, trad. J.-B. Para, Denoël, coll. Arcane 17, 1986.

C'est depuis peu (1985) qu'on publie Manganelli en français : on découvre un auteur dont l'oeuvre est déjà considérable. Dès ses premiers ouvrages, Manganelli s'est révélé le praticien d'une poétique insolite et personnelle. Il est vrai qu'il est venu à la littérature à plus de quarante ans (1964). Il a produit une douzaine d'ouvrages qui - en raison de la vocation métaphysique qui les oppose au réalisme, sont caractérisés comme « littérature du langage ». La Métaphysique se réfugie dans la Rhétorique, malgré leur irréductibilité traditionnelle : ce n'est qu'un renversement de plus dans la « maison des anamorphoses ».

Le monde considéré dans son ensemble laisse par quelques traits l'impression que l'on pourrait y déchiffrer une image précise. À l'instar d'un procédé en peinture en vogue au XVI^e siècle - l'anamorphose, le monde serait l'image difforme, la projection déformante d'une image que l'on retrouve en faisant usage d'un miroir-cylindre ou d'un angle de vision inusité. Est-ce dire que le langage est le miroir ré-formant qui retrouve l'image première - considérée comme telle car aisément reconnaissable, figuration familière? Il est possible d'inventer une infinité de dispositifs spéculaires qui rajouteront à la distortion première plutôt que de la transformer dans une image reconnaissable. Le langage, chez Manganelli, ne retrouve pas le familier derrière le confus - le régulier derrière le déformé, mais procède à l'inverse, s'éloigne toujours du familier, s'attache aux vertus déformantes du langage qu'il observe et qu'il pratique en multipliant les perversions rhétoriques.

La préface de I. Calvino au premier ouvrage publié de Manganelli constitue un modèle d'« anamorphose critique » : projection de l'oeuvre sur des plans propres à la délier par des effets de distortion, usage de la déformation comme moyen de dé-construire une image qui paraît aller de soi. La littérature de Manganelli est une critique du langage, un jeu de constructions verbales démentielles ayant pour but de remettre en question l'évidence du sens dans le langage courant. Manganelli écrivain d'avant-garde semble remonter du passé : de la modernité du 17^e siècle où il aurait côtoyé les pères jésuites pour qui le vraisemblable compte davantage que le vrai et s'exprime dans des techniques rhétoriques variables. Le *Discours de l'ombre et du blason* se situe entre l'ombre, l'envoûtement (culturel, idéologique, etc.) auquel nous soumettent les mots, et le blason, où le langage, par l'artifice de ses descriptions

détaillées, constitue une région supérieure, s'illumine dans le mystère. Le langage est caractérisé par ses deux bords : le séjour divin et l'enfer. Nulle référence au réel sinon depuis l'enfer comme absence ou réticence des mots, comme verbalité vide qui offre cependant un point de vue sur le monde.

On peut considérer Amour à mi-chemin entre les « blasons » du XVI^e siècle, et le « stream of consciousness » tel *Premier amour* de Beckett. Manganelli s'adresse à l'Amour, dans une prosopopée qu'empruntent tour à tour un majordome, un soldat, un sacristain, ..., jusqu'à la bague qui en est le gage. Manganelli s'adresse à l'amour en même temps qu'il le constitue de le signifier au gré d'une prolifération baroque des images. Il interroge l'objet de l'amour, sans évoquer les personnes, sinon ces contre-objets que sont l'hérisson, le singe, une lame rouillée, etc. En fait c'est l'amour qui en exaltant son image érige son objet comme l'a montré G.Agamben (*Stanze* à partir du *De Amore* de Marsile Ficin). Le poème n'est pas sublimation, transposition du désir et de sa satisfaction dans l'imaginaire, mais manifestation du Désir absolu dans un éclatement que ne referme pas la Forme, qui ne se heurte pas à la Loi. *Amour* est davantage un contre-blason, qui va à rebours de la Forme : ana - morphique. Le culte de l'Informe chez Manganelli conduit à l'ingénuité scandaleuse de Gombrowicz. Comme Nietzsche, Manganelli préfère être pris pour un guignol que pour un saint. *Dall'inferno* (*Depuis l'enfer*) nous propose une traversée de l'enfer qui tient davantage de Schreber que de Dante. La fascination du Néant le lui fait trouver partout, la nostalgie de Dieu le conduit à la divinisation de l'ombre. Joë Bousquet qui s'en prenait à la lumière cette « éblouissante pourriture » - tout attentif aux altérations du Moi, comme armé d'obscurité pour découvrir une autre lumière. Manganelli perçoit dans l'éclipse du divin l'occasion de rentrer en soi, non pas pour s'étonner de la vie mais pour décrire sa destruction. À travers les parties du corps, c'est tout l'univers qu'il parcourt, à la façon d'un « géothéographe », dans l'analogie d'un même morcellement du corps et du monde. Dès lors il est écrit et porté par les mots animés d'une palpitation immense.

Il ne fait pas de doute que l'on continuera de parler lorsque le monde ne sera plus, car c'est lorsque le monde disparaît que les mots deviennent créateurs. Comme si l'on ne parlait que parce que le monde ne sera plus, pour nous relier sans cesse à cet instant dans un jeu métaphysique qui nous fait tourner autour de notre existence comme si nous l'avions déjà quittée. Dans les fuites rhétoriques de Manganelli, c'est le Moi qui se perd pour éprouver le pouvoir des mots de le recréer, pour se mettre en suspens dans la langage. Pendant que l'écrivain devient impersonnel (comme les mots), pour se livrer à la terreur de n'être plus qu'un point, un trou dans le langage (comme le point de fuite en perspective), - simultanément il devient poreux à tout ce qui est, il absorbe tout le réel (comme lorsqu'il devient ville) et tout devient personnel. C'est alors que, la foule de ses moi éparpillée, les mots devenus totalement volatiles, il devient lui-même chauve-souris dans l'abysse.